

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bertrand DECAILLET

Requiem des Rois de France

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2006, tome 101, p. 17-24

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

## REQUIEM DES ROIS DE FRANCE

*«Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave était abandonné presque sans honneurs; parmi nous, le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir devient soudain (chose sublime!) un être auguste et sacré. A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste: c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité. Mais qu'elles sont admirables, ces prières! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espérance: le mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.»*

*François-René de Chateaubriand, Le Génie du Christianisme*

Voici l'office de sépulture d'Henry IV, roi de France, le 30 juin 1610 à l'Abbaye de Saint-Denis. La «partition» est datée et frappée du sceau royal. La démarche qui caractérise ce que l'on appelle désormais «la musique ancienne» et dans laquelle s'inscrivent les musiciens de l'ensemble *Douce Mémoire* à travers notamment ce programme, est infiniment plus que l'art de *dater* avec cohérence un répertoire. C'est une attitude musicale qui joue avec l'histoire, s'y plie, en épouse les contraintes formelles, et vise à atteindre ce qui, au-delà de l'histoire, mérite de demeurer. C'est donc

moins l'événement historique du 30 juin 1610 en tant que tel que la réalité artistique qui sous-tend celui-ci que le musicien va devoir «ré-inventer» et que nous allons écouter.

A cela s'ajoute accessoirement un atout propre à la démarche, qui est de nous dépayser quelque peu de notre contemporanéité réductrice, pour atteindre à une permanence non seulement plus large que le «hier», mais encore que «l'aujourd'hui». Prétextant donc l'histoire, nous atteindrons à un «présent» artistique qui est tout à la fois beaucoup plus qu'ancien et beaucoup

*Note. Les illustrations de cet article sont tirées du Dies irae de Faravel. Lire pp. 25*

plus que contemporain! La beauté transcende le temps. C'est à cette permanence que «la musique ancienne» s'intéresse, en épousant scrupuleusement, sur le plan des formes, le chemin de la cohérence. Aussi appliquons la méthode à notre partition.

Comme auditeur, nous ne nous préoccupons guère des procédés de l'art qui relèvent de la compétence propre du musicien (instruments historiques, cordes en boyau, techniques à l'ancienne, doigtés, coup d'archet... etc.), afin de privilégier, en revanche la cohérence historique en tâchant de nous placer dans des conditions d'écoute non pas identiques mais analogues à celle d'un homme du début du XVIIe siècle. Pour ce faire, il suffit d'aller plus bas



*Tuba mirum spargens sonum  
per sepulchra regionum,  
coget omnes ante thronum.*

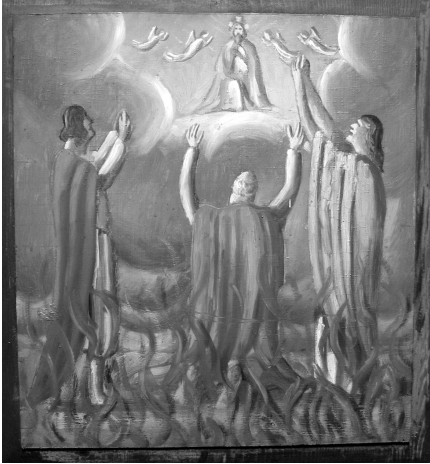
La trompette éclatante, répandant sa sonorité parmi les tombeaux de l'univers, rassemblera tous les hommes devant le trône.

encore que les détails historiques, et considérer ce qu'eux-mêmes considèrent: **Le sens**. Le grand effort, ici, n'est pas d'imaginer l'histoire mais bien de lui accorder, «contre» le point de vue souvent réducteur de la modernité, le crédit du sens. C'est à cette profondeur que la valeur de l'art attend notre contemporanéité... pour la surprendre. C'est à cela que l'histoire, en musique, sert, si tant est qu'elle veuille bien «servir». A partir du sens, nous découvrirons alors à nouveau et spontanément la jubilation des formes artistiques auxquelles chacun pourra revenir à discrétion ensuite dans l'implicite d'une lecture cordiale, silencieuse et contemplative que suppose toute œuvre d'art.

Le sens, disons-nous! Le monde de la Renaissance est un monde chrétien, totalement chrétien, tandis que le nôtre, ne l'est plus... sinon comme l'était Nicodème: en privé et de nuit, pour enterrer ce Dieu dont Nietzsche a dit qu'il était mort. Voilà un premier dépassement radical auquel notre modernité doit consentir pour approcher une telle œuvre. Spontanément, le titre du programme suggère ensuite deux clés de compréhension, deux clés qui risquent d'ailleurs de se révéler lumineusement antithétiques, dans la conception chrétienne de «ce temps-là»: la mort et le roi. Commençons par la mort!

Chateaubriand, dans le Génie du Christianisme, évoque la mort chrétienne: «*En parlant du sépulcre dans notre religion, le ton s'élève et la voix se fortifie: on sent que c'est là le vrai tombeau de l'homme. Le monument de l'idolâtre ne vous entretient que du passé; celui du chrétien ne vous parle que de l'avenir. Le*

*christianisme a toujours fait en tout le mieux possible; jamais il n'a eu de ces demi-conceptions si fréquentes dans les autres cultes. Ainsi, par rapport aux sépulcres, négligeant les idées intermédiaires, qui tiennent aux accidents et aux lieux, il s'est distingué des autres religions par une coutume sublime; il a placé la cendre des fidèles dans l'ombre des temples du Seigneur, et déposé les morts dans le sein du Dieu vivant.»*



**Dona eis requiem**

*Huic ergo parce Deus,*

*pie Jesu Domine,*

*dona eis requiem! Amen!*

Épargne-le, mon Dieu!

Seigneur, très doux Jésus,

donne-leur le repos éternel. Amen.

La mort chrétienne ne parle que d'avenir! Ce n'est pas du côté du souvenir qu'elle incline et de ce que l'on perd en mourant, mais de l'avenir. Évidemment, c'est le regard de Foi, qui envisage la mort ainsi, non pas en crispant la main sur la trop évidente vie échappée, mais en l'ouvrant sur l'impalpable vie qui commence. La mort est

donc elle aussi, elle surtout, vie, comme le chante la préface de l'office des défunts: *«vita non tollitur sed mutatur — la vie n'est pas enlevée, elle est changée.»* Changée en quoi? Chateaubriand en décrit le signe, lorsqu'il dit que les dépouilles des morts — qui sont la part la plus insolente de la mort — sont déposées *«à l'ombre des temples, dans le sein du Dieu vivant»*. Rien, en effet, n'est peut-être plus éloquent du sens de la mort chrétienne que cette «pétrification» du corps faisant corps désormais avec la pierre du sanctuaire, devenant partie-prenante du lieu de culte. Le lieu de sépulture chrétien par excellence, c'est l'église, parce que ce lieu est celui du déploiement liturgique. De fait la connivence entre le culte, jubilation des vivants sous le regard du Dieu vivant, et le séjour des morts, est aussi ancienne, dans le christianisme, que les catacombes! Cette vie, n'étant pas enlevée mais changée, est donc changée en louange et culte de Dieu.

Mais encore? Que ferez-vous, chrétiens, lorsque vous serez investis de cette nouvelle vie de louange? Dans le prolongement du signe que Chateaubriand met en lumière dans la connivence du culte, l'introït de la messe des morts précise très exactement ce qu'est ce nouvel «agir» liturgique des morts: *Requiem aeternam dona eis Domine... — Seigneur, donnez-leur le repos éternel et que la lumière perpétuelle les illumine.* Cet «agir» est repos! L'image est sans doute explicite lorsqu'on considère la dépouille d'un mort. Mais elle est aussi la plus implacable lorsqu'on considère l'âme qui vit pleinement de Dieu. Regardez bien le moine qui est en oraison,

regardez-le longuement. Son corps ressemble à s'y méprendre à celui d'un mort, quand bien même agenouillé, debout, ou assis. L'agir de l'homme qui prie avec une certaine intensité en effet s'efface totalement pour n'être que pure disponibilité à recevoir: c'est la contemplation, ce «doux repos en Dieu». Voilà donc de quoi sera faite cette nouvelle vie. L'Orient a évoqué ici «la déification» du chrétien qui «est agi» en Dieu, tandis que l'Occident a usé de ce mot parfaitement synonyme et qui dit la gratuité et la beauté de la vie divine: la Grâce.

Et l'introït de la messe des morts poursuit en précisant par une autre analogie: *que la lumière perpétuelle les illumine*. Ce repos de l'âme est le fait de l'illumination divine. L'homme est parfaitement au repos, tandis que Dieu communique sa vie qui est Lumière. Dieu agit, et l'homme est agi. C'est la vision béatifique.

Or cette nouvelle vie n'est pas purement et simplement imposée à l'homme au moment de la mort. Le poignant répons du *Libera me* évoque l'alternative terrifiante de la mort éternelle: *Libera me de morte aeterna — délivrez-moi de la mort éternelle*. La vision chré-

tienne suppose une alternative à cette autre vie, qui est la mort éternelle. C'est donc que l'homme n'est pas uniquement passif dans la réception du don de la vision béatifique. Quelque chose en lui agit pour recevoir ce don de Dieu. Et c'est par cet agir humain, aussi infime soit-il, que la personne est préservée dans son identité propre d'ailleurs, au-delà de la mort. La personne n'est pas assimilée en Dieu comme dans les philosophies orientales prônant le retour

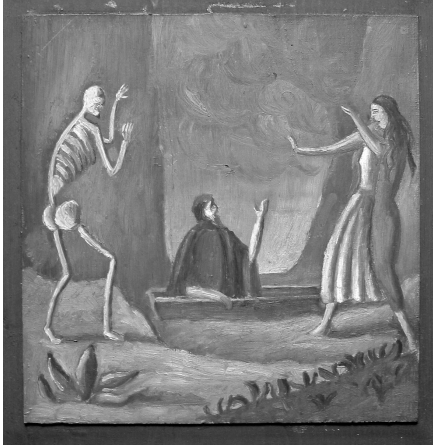
au néant ou au grand tout, mais au contraire elle est exaltée en tant que personne, gardant son identité. C'est que la mort chrétienne n'est pas un repos-néant, mais un repos-amour. Et pour qu'il y ait amour, il faut que l'homme aussi ait sa part. Le gage de la vie éternelle commence avant la mort. Dès lors tout bascule. Cette vision de Foi vient alors corriger toute notre conception de l'existence. Car en effet *«que sert à l'homme*

*de gagner l'univers, s'il venait à perdre son âme.*» Ce qui compte ce n'est pas de réussir ici-bas, mais bien de gagner la vie éternelle. Par la Foi, pertinence sur l'invisible malgré l'arrogance du visible, l'échelle des valeurs est inversée et la logique des béatitudes retourne la pierre



**Salve me fons pietatis**  
*Rex tremendae majestatis,*  
*qui salvandos salvas gratis,*  
*salva me, fons pietatis.*  
 Roi de majesté redoutable,  
 qui sauves les élus par pure grâce,  
 sauve-moi, ô source d'amour.

du sépulcre: heureux celui qui pleure, qui souffre, qui est persécuté ici-bas... oui! si par là il en vient à aimer plus pour l'éternité. C'est ici qu'apparaît notamment la figure exemplaire de «La-



*Mors stupebit et natura,  
cum resurget creatura,  
judicanti responsura.*

La mort et la nature seront remplies d'effroi, quand la créature ressuscitera, pour rendre compte au Juge.

zare le pauvre» que chante la si belle antienne *In paradisum* qui couronne tout l'office des morts. Quel est donc ce héros dont toute la notoriété n'aura été que de grignoter en parabole des miettes accidentellement tombées de la table d'un «épanoui»? Il est pourtant devenu le symbole même de la mort chrétienne, lui dont la mémoire enterre les rois. L'ici-bas est donc tout entier relatif à l'au-delà, voilà ce qu'enseigne la mort chrétienne, qui exige, pour le coup, une relecture radicale de l'existence, à partir des valeurs de la Foi.

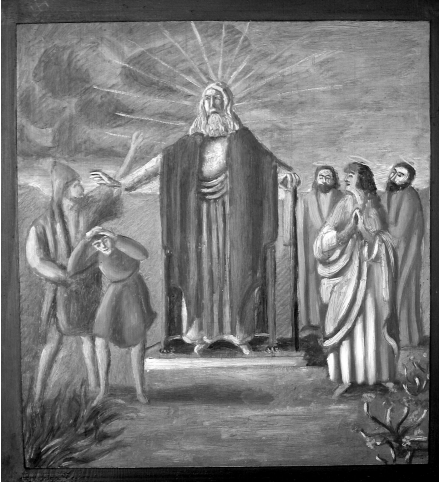
Envisageons maintenant l'autre clé de compréhension proposée par le titre

de notre concert: le roi. Qui est le Roi dans l'ancien régime? Du point de vue de la mort que nous venons de décrire, il est, comme tout chrétien, un homme qui comparait au jugement de Dieu. Il n'y a, comme le relevait Chateaubriand, aucune différence dans le déroulement de l'office des morts pour un roi ou pour n'importe quel baptisé. La teneur du rite, les offices, les prières sont exactement les mêmes, elles sont dans tous les cas royales et le roi, ici, ne fait pas exception! Là où il ferait exception, ce serait, non pas du côté de la mort, mais plutôt du côté de l'existence. C'est en ce monde que le roi est très différent d'un autre, et ce en vertu d'un principe social qui aurait mauvaise presse aujourd'hui, mais qui pourtant relève d'un constat de fait: l'inégalité. La monarchie de l'Ancien Régime repose tout



*Lacrimosa dies illa,  
qua resurget ex favilla  
judicandus homo reus.*

Jour de sanglots, jour lamentable,  
quand surgira l'homme coupable  
devant son juge redoutable.



*Inter oves locum praesta,  
et ab haedis me sequestra  
statuens in parte dextra.*

Accorde-moi une place parmi les brebis,  
et des boucs sépare-moi,  
me plaçant à ta droite.

entière sur la reconnaissance lucide et responsable de l'inégalité de fait. Il ne s'agit pas d'une inégalité de nature entre les hommes, car tous sont égaux et jugés pareillement sur leur amour devant Dieu, mais en revanche, d'une inégalité de fait dans l'existence. La vie fait des inégalités: santé, richesse, pouvoir, talent, intelligence, etc. Cette inégalité constatée n'est pas un a priori idéologique, elle est une observation du bon sens: la vie fait des heureux et des malheureux, des riches et des pauvres, des intelligents et des idiots, des valeureux et des malades, des gens beaux et des gens laids, des bons et des méchants etc. Le principe de la monarchie médiévale repose sur le constat de cette inégalité, à partir duquel le fortuné (au sens matériel et/ou spirituel) souhaite se mettre

au service de l'infortuné. Le système féodal, d'où est issue la monarchie médiévale, repose tout entier sur cette notion d'entraide et de subsidiarité: au nom du cœur, le plus fort au service du plus faible! Et c'est, en fin de compte, bien au-delà de l'équilibre précaire des intérêts qui caractérise la démocratie moderne, un principe social d'amour qui trouve très naturellement sa dynamique dans le cœur humain, mais plus encore dans le modèle divin qui est... Amour. C'est un principe fragile autant que l'est l'amour, et qui fonctionne magnifiquement lorsque le roi est saint Louis, émergence du plus «humain» des systèmes politiques, mais qui à l'inverse fonctionne moins bien lorsque le roi est Philippe le Bel ou un absolutiste conduisant la monarchie à sa caricature.

Historiquement parlant, et d'un tout autre point de vue — mais qui va rejoindre ce que nous venons de dire — la monarchie est encore *un mal nécessaire* que Dieu a fini par concéder au peuple d'Israël qui le lui réclamait. Après le «règne» des grands personnages charismatiques directement conduits par Dieu, tels Moïse, Josué, Aaron..., le peuple d'Israël n'est plus administré que par des Juges, qui sont des sages que l'on consulte pour trancher les affaires délicates. Ces Juges sont les porte-parole de la sagesse divine dans l'ordre des affaires de ce monde, mais qui à force d'ingérence minimale, finissent par lasser un peuple qui en a assez d'être responsabilisé. Ce que le peuple hébreu veut, c'est un roi, comme tous les autres peuples en ont. Dieu pourtant ne le veut pas. Il ne veut pas d'un roi, parce que cela signifierait une sédentarisation du

peuple pèlerin, une installation dans l'ici-bas. Dieu ne veut pas car le Royaume, nécessairement, est au-delà, et un roi induirait cette idée que l'ici-bas serait si important... Mais ce peuple à la nuque raide est si obstiné dans sa demande, que Dieu finit par concéder, comme à contrecœur, ce roi... et ce sera le roi Saül, auquel succédera le roi David... de la lignée duquel naîtra le Christ.

Sans aller plus loin dans le détail de cette histoire de l'Ancien Testament, retenons ce retournement de situation d'un Dieu qui d'abord ne veut pas d'un roi, puis qui l'accorde et qui va du coup l'investir d'une dignité qui passe l'ordre temporel. David en effet ne sera ni plus ni moins, dans sa fonction royale, que la figure prophétique du Christ. Ce roi est donc bien tourné vers l'ici-bas dans son service, il est au service de ce monde, et du pauvre et des valeurs de ce monde... mais dans une perspective rédemptrice, qui réconcilie ce monde à l'autre monde. C'est dans la personne royale du Christ, le Verbe fait chair, que les intérêts de ce monde et de l'autre se trouvent enfin réunis, et néanmoins distincts. Le Christ — l'Oint — est ce Dieu-Roi qui se met au service de l'homme, ce faible, pour le sauver. *Je suis venu pour servir*, le Christ-Roi serviteur des pauvres, plus encore: victime pour les pécheurs. Et voilà le modèle royal par excellence, dont les rois de France d'ailleurs se savent les héritiers directs, consacrés par l'huile des rois de Juda conservée dans la Sainte Ampoule.

La mort d'un côté, confisquant toute l'existence à un regard de Foi et disant que cette vie n'a pas d'impor-

tance, sinon dans ce qu'elle est le germe de la vie éternelle, et le roi de l'autre, qui est tout entier «asservi» à l'épanouissement de cette existence, à tâcher de corriger ou atténuer les inégalités de fait, disant, contrairement à la mort, que oui, cette vie est extrêmement importante, et qu'elle doit anticiper le royaume céleste en être l'image et le sacrement, et



**Teste David cum Sibylla**

*Dies irae, dies illa  
solvet saeculum in favilla  
teste David cum Sibylla*

Jour de colère, ce jour-là  
qui réduira le monde en cendres,  
comme l'annoncent David et la Sibylle

qu'il faut, autant que l'on peut, faire l'homme heureux dès ici-bas, voilà la formule lapidaire et l'antithèse nécessaire: *le roi est mort, vive le roi!*

Et ces deux visions sont absolument nécessaires l'une à l'autre! Imaginons un instant la mort sans roi. Ce serait une vision pleinement pessimiste de l'existence, où rien de l'ici-bas ne saurait avoir aucune valeur, où il suffirait d'attendre la mort, où l'art, la nature...



et toutes joies humaines seraient méprisées, car en fin de compte mensongères.

A l'inverse un roi sans mort, serait un dictateur, un usurpateur des valeurs du Royaume à des fins temporelles, un tout-puissant, un potentat... un dieu — celui que le vrai Dieu d'Israël ne voulait en aucune façon souffrir comme rival. Ce serait l'absolutisation du pouvoir et de l'ici-bas, la négation de l'au-delà... Les dictatures matérialistes que le XX<sup>e</sup> siècle a tragiquement connues.

De fait, le Roi et la mort se complètent magnifiquement pour l'épanouissement d'un christianisme qui exalte toutes les valeurs temporelles (l'art, la science, la culture... mais aussi le plus banal quotidien du plus pauvre) et qui cherche avidement la mesure de leur compétence temporelle propre à épanouir une éternité d'amour.

A partir de ces deux clés, nous pourrions entrer dans le détail formel du Requiem royal de Du Caurroy, et déceler avec émerveillement, à chaque page, à chaque note, la poésie inouïe

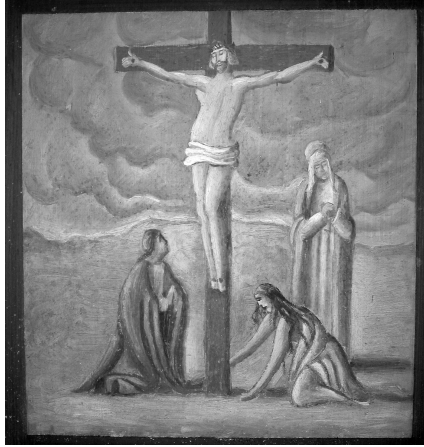
d'une vision du monde qui a aimé si tendrement la terre, tandis qu'elle n'avait de goût que pour le Ciel.

Une miniature parmi d'autres: le *Subvenite*. Le répons est chanté lorsque le corps du défunt est porté solennellement dans l'église, à ce moment où la terre est allée au plus loin pour accom-

pagner celui qu'elle abandonne et que le ciel est venu au plus près pour l'accueillir. Le défunt passe des bras de l'une à l'autre, moment insaisissable, saillie imperceptible entre le temps et l'éternité, dialogue ineffable entre l'homme et l'ange! L'orant chante alors de tout son cœur, et c'est ici que l'on retrouve le ministère d'amour tandis que la mort a pétrifié les lèvres du défunt: *Subvenite, Sancti Dei, occurrite, Angeli Domini...*

— Venez, Saints de Dieu, accourez au-devant de lui, anges du Seigneur, pour accueillir son âme, afin de la présenter sous le regard du Très-Haut. Que le Christ te reçoive, lui qui t'a appelé: et que les anges t'emmènent dans le sein d'Abraham.

*Bertrand Décaillet*



**Redemisiti crucem passus**  
*Quaerens me sedisti lassus,*  
*redemisiti crucem passus,*  
*tantus labor non sit cassus.*

En me cherchant, tu t'es assis épuisé ;  
tu m'as racheté par le supplice de la croix ;  
qu'une telle souffrance ne soit pas  
perdue !